

A black and white photograph of a nude woman from the chest up. Her hands are clasped over her chest. Her hair is dark and voluminous. The background is plain white.

Martin Laliberté
Flagrants délices

Flagrants délices

*Du même auteur
aux Éditions J'ai lu*

SENSUALITÉ

N° 9007

INFIDÈLES

9260

PARTIES DE PLAISIR

9546

MARTIN
LALIBERTÉ

Flagrants délices

NOUVELLES



La corrompue

Le sous-sol est sombre, jonché de jouets épars. L'échangeur d'air gronde comme un ronfleur chronique. Je pousse de mon pied nu quelques peluches qui encombrant la circulation. Ce n'est vraiment pas le moment de m'étendre de tout mon long !

Tout au fond du sous-sol, la tête de lit est éclairée par la faible lueur des chiffres incandescents verts du réveil. Puisque ce dernier est réglé à l'intensité supérieure, chaque changement de chiffre modifie les arabesques sur le visage paisible de la dormeuse. Corinne dort sur le ventre, les bras enfouis sous l'oreiller, ses cheveux dorés joliment éparpillés sur ses épaules nues. Le drap blanc est repoussé sur ses reins creux. Son dos ainsi dénudé ressemble à une plaine solitaire dans la nuit, un terrain d'atterrissage parfait pour une main baladeuse.

Un verre rempli d'eau est posé sur la commode, près d'un recueil de nouvelles érotiques qu'elle a

dû lire avant de s'endormir. Les vêtements qu'elle portait aujourd'hui sont pliés sur la chaise en rotin. Je remarque le soutien-gorge sur le dessus de la pile, mais il n'y a pas de culotte en vue. Corinne nous visite pour quelques jours. Elle dort au sous-sol puisque toutes les chambres de la maison sont occupées. Cet arrangement convient donc très bien à mon expédition nocturne.

Aussi silencieusement que possible, je retire ma courte nuisette, que je plie soigneusement et dépose sur la chaise, par-dessus les vêtements de Corinne. Je suis nue, maintenant. Et terriblement excitée. L'extrême témérité de mon geste me frappe de plein fouet. Une boule de nervosité grossit dans mon estomac. Il faut que je passe à l'action, sinon je risque de faire marche arrière.

Au bout du drap, les jolis pieds aux plantes froissées de la dormeuse émergent sous mes yeux. Ils sont bruns sur le dessus, blancs en dessous, très cambrés et délicats. Un bracelet en tissu cerne l'os de sa cheville droite.

J'entre par le pied du lit, en frôlant son corps de la cheville au bassin. Corinne porte une fine culotte noire, qui s'est nichée entre ses fesses pendant son sommeil. Ses cuisses sont moites de transpiration, ainsi que sa nuque, sous l'abri touffu de ses cheveux soyeux. Sans la réveiller, mon contact la fait toutefois frémir. Corinne bouge sur le dos, les bras mollement pliés au-dessus de la tête. Ses aisselles portent la marque de l'épilation parfaite du laser, ce qui me permet de remarquer les deux petites cicatrices qu'elle arbore sous les bras. Ces dernières expliquent

pourquoi ses seins bornés résistent tant à l'appel de la gravité. Un bijou en forme de fer à cheval est accroché à son mamelon gauche, de tout temps érigé et volumineux.

Un grain de beauté voisine son nombril frieux, profondément enfoncé dans la chair de son ventre. Sur l'oreiller, ses cheveux auréolent son visage paisible, tel un ange descendu du ciel. Ses narines frémissent à chaque inspiration, tandis que le dessin de sa bouche évoque la plus belle œuvre d'art.

L'envie et l'excitation me font trembler de tous mes membres. Elle sent divinement bon sous le drap. Sa peau est douce, chaude et enivrante. La boule dans mon estomac se transforme en volcan prêt à exploser. Je retourne au pied du lit où je lèche le dessus de son pied qui sent la vanille, de l'ongle de son gros orteil jusqu'au tibia. Corinne réagit en allongeant inconsciemment sa jambe. Puis un soupir rêveur s'échappe de ses lèvres closes.

Je viens ensuite souffler un baiser affectueux sur son ventre, là où il perd son nom pour le pubis. Je pose la main sur son entrejambe, chaud sous sa culotte remplie à déborder par ses lèvres dodues et invitantes. Elles sont tellement proéminentes que, en la pénétrant, un homme doit aussi avoir la sensation de subir une fellation particulièrement réussie.

Je masse donc ses boudins par-dessus la culotte, jusqu'à ce que le coton devienne imbibé de ses réactions. Il moule ses lèvres comme une deuxième peau. Force est de constater que ma

nudité est moins spectaculaire que celle de Corinne. Je suis mère et elle, non. Toute la différence est là, avec un brin de chirurgie plastique.

Je soulève tout doucement l'élastique de sa culotte. Les poils de son pubis sont blonds, coupés très ras. Sous le duvet clairsemé de ses poils pâles, je discerne plusieurs grains de beauté éparpillés tout autour de son sexe. Cet instant d'intimité m'émeut autant qu'il m'excite. J'ai soudain l'impression de mieux la connaître. Tétanisée, je souffle ma passion dans cet abri brûlant. Corinne frémit dans son sommeil. Ses paupières papillotent sans s'ouvrir et je crois deviner l'esquisse d'un sourire sur ses lèvres.

Elle plie ses jambes pour les laisser ensuite retomber sur les côtés, formant un losange parfait et s'ouvrant ainsi toute grande à mes intentions. D'abord diffuses, ces dernières sont désormais très claires : je vais la corrompre, la faire basculer dans un plaisir tel qu'elle ne voudra plus jamais retourner aux hommes. Voilà mon but ultime, mon intention presque malveillante.

Je sens maintenant qu'elle se réveille. Ses yeux gourmands, curieux, s'ouvrent tout grands de surprise. Je la réduis au silence en embrassant sa grande bouche étonnée. Au bout de quelques secondes d'hésitation, elle permet à ma langue de s'unir à la sienne. Son regard s'attendrit, ses yeux me scrutent, à l'affût de révélations, et se ferment finalement au terme de connivences discrètement échangées.

Corinne se détend sous moi. J'embrasse son visage, ses yeux, son front, le profond sillon qui

relie l'arête de son nez à sa lèvre supérieure. Quand elle me sourit, deux adorables fossettes se creusent dans ses joues piquées de taches de rousseur.

Elle arque le dos pour m'aider à lui retirer sa culotte, dont la fourche adhère un instant à sa vulve mouillée. Une fois que je l'ai débarrassée de son sous-vêtement, je tâte délicatement son sexe libéré, aussi mouillé qu'une éponge gorgée d'eau.

Je prends dans ma bouche son mamelon ferré, aussi gros que dur, et je suçote son aréole jusqu'à ce que Corinne se crispe de plaisir. Puis je passe à l'autre sein sans bijou, très droit sur son thorax, fier comme un paon et d'une rondeur irréfutable.

Une fois que ses mamelons sont bien enduits de ma salive, je les prends entre mes doigts comme on le fait avec une cigarette. Je les presse ensuite avec une force contrôlée. Corinne gémit dans ses mains, qu'elle a préalablement unies sur sa figure.

Tout en emprisonnant ses mamelons durcis, je lèche toute l'étendue de ses seins, du dessous au dessus, d'un côté à l'autre, mouillant ses mamelons prisonniers au passage. Les hommes négligent trop souvent la poitrine des femmes, pressés d'en finir avec les préliminaires, sans songer un instant que la caresse des seins peut être une fin en soi, un moyen ultime de conduire leur partenaire à l'orgasme, s'ils en avaient seulement la patience.

Force est d'admettre que ce n'est pas mon cas, car je veux la lécher partout, goûter chaque membre de son corps, me gaver de ses saveurs variées. Bien entendu, j'échoue invariablement entre ses cuisses, qu'elle écarte encore toutes grandes, ses pieds joints ensemble.

Et messieurs, de grâce, essayez un seul truc en vous adonnant au cunnilingus. Poussez votre langue dans le vagin de votre bienheureuse partenaire, puis dirigez-la au sud, comme si vous cherchiez à atteindre son anus en passant par l'intérieur. Faites alors gigoter votre langue dans ce recoin de son abysse.

Je vous garantis une réaction instantanée, tout comme celle que m'offre Corinne en agrippant mes mains. C'est un peu douloureux pour la langue, qu'on doit étirer au maximum. Vous en ressentirez les effets durant quelques jours, mais les réactions violentes de votre partenaire en auront largement valu la chandelle.

J'essaie du mieux que je peux de rester soudée à la vulve de Corinne tandis qu'elle gigote dans tous les sens, en proie à un plaisir physique intense. Elle serre les dents pour ne pas crier. Une veine bat à sa tempe, on pourrait la croire sous l'emprise de la torture.

Ses mains broient les miennes, ses lubrifications m'inondent le visage. Je poursuis la torture en plongeant mon index dans son vagin inhabité. Elle ronronne maintenant comme une chatte, friande des sensations que lui procure ma main besogneuse.

J'alterne les caresses buccales et manuelles. Lorsque je me sers de mon doigt pour la pénétrer, j'en profite pour lécher ses jambes ou ses seins, pour lui voler un baiser aussi, parfumé de sa liqueur onctueuse.

Elle jouit alors que je dorlote son clitoris dans ma bouche. Elle renverse sa tête sur l'oreiller, les yeux révulsés, et tend son corps comme un arc. Quand elle se détend enfin, je parsème ses lèvres génitales et géantes de petits baisers amoureux.

« Bonté divine ! Je ne savais pas que le sexe pouvait être si bon ! Surtout pas venant de ma belle-sœur ! »

Mon mari, le frère de Corinne, dort à l'étage sans se douter de ce qui se passe ici cette nuit. Et encore moins du fait que je suis une bisexuelle pratiquante.

« Tu es maintenant corrompue..., dis-je dans son oreille en léchant son lobe.

— Pas tout à fait », répond ma belle-sœur en me faisant basculer sur le dos.

Une femme en art

Je connais une femme exceptionnelle, à laquelle on devient accro comme un toxicomane tient à sa drogue dure. C'est une artiste, une bohème qui crée ses toiles dans son atelier de la ville fenêtré sur trois côtés, sans stores ou rideaux pour un gain d'intimité, totalement livré à la vue des habitants des gratte-ciel érigés tout autour.

Elle s'appelle Gabrielle, comme l'ange, et se contente pour vivre de la maigre pitance que lui valent ses toiles abstraites, colorées, petites et grandes, bariolées de ses élans créatifs.

Gabrielle peint toujours pieds nus, la plupart du temps vêtue d'un jean délavé et déchiré aux genoux ainsi que d'une camisole blanche à chevrons étirée sur la ligne irrévérencieuse de ses seins volumineux. Pas de sous-vêtements, pas de bijoux, hormis parfois un collier de bois taché de peinture.

Dans cet atelier poussiéreux, cet antre où tout homme sain d'esprit perd automatiquement la

raison, les murs de brique sont ornés de photographies qui la représentent nue ou partiellement dévêtue. La plupart sont en noir et blanc. Elles exhibent Gabrielle dans un studio, drapée ou étendue sur un drap blanc, flattant les courbes parfaites de son corps élancé. Les nuances d'ombres complimentent l'harmonie de son corps parfait.

D'autres épreuves prises dans des arbres aux couleurs verdoyantes la montrent en petite culotte, assise à califourchon sur une branche, ses seins lourds suspendus dans le vide telles deux bombes atomiques larguées du ciel. Mais les meilleures d'entre toutes, celles qui me font pâmer chaque fois, tiennent bizarrement la vedette dans sa salle de bain. Elles représentent Gabrielle à contre-jour, les rayons du soleil transperçant la très légère robe blanche qui couvre son corps nu. Ses pieds trempent dans l'eau limpide d'un ruisseau et on devine à l'état durci de ses mamelons bruns qu'il fait frais malgré le soleil éclatant. Sa longue crinière bouclée, brune et chatoyante pend sur son sein droit. Ses orteils sont crispés sur les roches, et les positions qu'elle adopte favorisent l'exhibition de ses muscles juste assez développés.

Totalement désinhibée, Gabrielle aime observer ses visiteurs venus acheter des toiles loucher plutôt vers ces photos, les siennes, et lutter de toutes leurs forces pour ne rien laisser transparaître de leur admiration. Certains ont même voulu les acheter, mais elles ne sont pas à vendre. Gabrielle s'aime beaucoup trop pour s'en

départir. Son orgueil dépasse l'entendement, transparaît dans ces clichés pour les rendre encore plus authentiques.

Tout en peignant, elle sourit en surprenant ces regards envieux qu'ils lui jettent à la dérobée, puisqu'ils l'ont reconnue sur les photos, même si son visage n'y apparaîût jamais très clairement. Tant les hommes que les femmes sont hypnotisés par la beauté artistique des clichés, mais aussi et surtout par la grâce indescriptible de la nudité de l'artiste. C'est sa témérité, sa bravade et son affront qui m'ont tout d'abord charmé. Car Gabrielle est un être unique en son genre : racée, farouche quand elle le désire et charmeuse quand ça lui chante.

Gabrielle peint parfois toute nue, souvent pour le pur bonheur de mes yeux ravis. Je la surveille alors attentivement, j'étudie les moindres parcelles de son corps sublime, jusqu'à ses orteils, tachés de peinture et de poussière du plancher.

Mais elle ne fait jamais l'amour habillée. Comme je le disais plus tôt, elle s'aime beaucoup trop pour cela. Gabrielle est d'ailleurs sa plus grande fan. Comme elle est vaniteuse à outrance, des compliments judicieux sur son physique vous garantissent à coup sûr l'étendue de sa reconnaissance.

Il lui arrive régulièrement d'exiger que je conserve mes vêtements pour lui faire l'amour, s'assurant ainsi toute l'attention, savourant sur sa peau nue le contact rêche de mon jean, accentuant son impression de s'exhiber à tous vents.

Gabrielle fait l'amour comme elle peint, avec une créativité orgueilleuse, avec une sensualité à fleur de peau. Fortement éprise de son corps et fière de l'exhiber, fouguese et entêtée, fabuleuse au moment de l'orgasme, elle aime s'admirer dans la glace en se faisant dévorer par-derrière. Elle aime balayer mon corps de sa longue crinière, comme si elle voulait me nettoyer d'impuretés qu'elle seule peut voir. L'amour est pour elle un tableau d'esthétique, une œuvre en perpétuel changement.

Gabrielle préfère prendre les commandes, ses seins matamores, plats et ronds rebondissant joyeusement sur sa cage thoracique. L'œil moqueur, la vulve tapie sous un rempart pileux qui cerne ma queue enfouie en elle, Gabrielle peut être endurente pendant plusieurs heures, pourvu que les compliments et les regards envieux fument sur elle. Elle aime entortiller autour de ma taille ses longues jambes minces et planter dans la chair de mes cuisses ses orteils aux ongles longs, une autre preuve accablante de sa nature bohème.

Gabrielle songe d'abord à son propre plaisir et doit être obligatoirement satisfaite pour retourner la pareille. Elle jouit sans retenue, parfois en serrant les dents en silence, parfois en criant comme un animal blessé, mais toujours avec la même intensité. Au moment de l'orgasme, son œil droit devient plus petit que le gauche, et sa bouche se crispe au point que ses lèvres pulpeuses ne deviennent que deux lignes très fines.

Elle aime bien terminer nos ébats en me prenant dans sa bouche, mais pas avant d'avoir été suppliée de me faire bénéficier de ses talents. Il lui arrive parfois de nouer un foulard dans ses cheveux pour les empêcher de nuire aux fellations qu'elle adore faire à ses multiples amants. Parce que je ne suis pas exclusif. Puisqu'elle aime bien entendre de plusieurs bouches à quel point elle est belle et désirable, Gabrielle collectionne les amants comme d'autres amassent des timbres.

Un seul témoignage éloquent ne lui suffit pas, Gabrielle doit solliciter plusieurs avis qui passent tous nécessairement par son lit. À sa décharge, je dois dire qu'elle n'est toutefois pas sélective, arrêtant parfois son choix sur l'électricien venu réparer la boîte électrique et tombé sous le joug des photos de l'artiste nue en passant par la salle de bain, ou sur le livreur de pizza dont les yeux se sont échoués dans l'échancrure exagérée de son décolleté.

Si elle ne ressent pas les bonnes vibrations, il peut lui arriver de refuser tout à coup son cavalier. Pour s'assurer qu'il détient tout ce qu'il faut pour la combler physiquement, Gabrielle commence par danser avec lui sur le plancher de bois de son atelier.

Elle danse aussi bien qu'elle fait l'amour, s'abandonnant totalement à la musique, son corps aux courbes harmonieuses ondulant au gré des notes suaves et prolongées. Au fil des chansons, elle retire ses vêtements, se retrouvant finalement nue dans les bras protecteurs de son

prétendant, irradiante de passion, jusqu'à ce que leurs pas les amènent dans ses draps, où l'artiste étale toute l'étendue de son talent.

C'est la Gabrielle que je connais, unique, tragique, désespérante d'orgueil. C'est la Gabrielle que vous tous pouvez connaître, en prétextant venir pour admirer ses œuvres et à condition de vous préparer quelques compliments judicieusement choisis. À condition aussi de connaître son adresse, bien sûr, dont je me réserve jalousement le secret...

Obscurité

Je m'étonne en appuyant sur la sonnette qui pend à un fil corrodé. Il pleut des cordes sur la ville et des gouttes de cette pluie torrentielle ruissellent comme des petites perles grises sur le vinyle de mon imperméable noir. Je me tiens devant un vieil entrepôt ayant auparavant abrité des aires de stockage, dont les quelques vitres hautes sur les murs ont été fracassées par des vandales. Une pancarte rouge, bleue et blanche annonce la mise en vente du triste bâtiment.

Mon amie Nellie n'a pas l'habitude de faire tant de secrets. Elle est même du type prévisible, au point d'en être ennuyeuse ! C'est pourquoi je suis si surprise qu'elle m'ait convoquée dans cet endroit plutôt incongru, tellement que je me demande si je n'ai pas commis une erreur. Mais l'adresse que j'ai gribouillée sur le papier correspond bien à celle peinte à la bombe sur le mur de brique.

Voilà deux mois qu'on ne s'est pas vues, Nellie et moi. Nos emplois du temps très chargés nous éloignent parfois pendant de longues semaines. Et puis, mon récent divorce a exigé un temps fou pour tout résoudre et remettre de l'ordre dans ma vie.

La lourde porte de métal s'ouvre finalement, manipulée par mon amie étrangement cachotière. Nellie ne cadre décidément pas avec le décor de cet entrepôt, ainsi vêtue de son strict tailleur de laine grise. Ses cheveux noués en chignon lui prêtent un air solennel alors que ses yeux verts évoquent davantage ceux d'un félin.

Dotée d'une grande intelligence, Nellie détient un emploi prestigieux dans une grande entreprise pharmaceutique. Elle voyage régulièrement à travers le monde pour partager aussi bien ses connaissances scientifiques que ses découvertes avant-gardistes. Elle est estimée et respectée par ses pairs, sollicitée aux quatre coins de la planète.

« Sylvie ! Je suis si contente de te voir. Viens, entre », m'invite Nellie en me prenant par la main.

Nellie m'embrasse sur les joues, tout près de la bouche, avec cette effusion qui m'a souvent fait douter de son orientation sexuelle. Je repousse encore une mèche de cheveux mouillés derrière mon oreille et je jette un œil alentour. S'il a l'air délabré de l'extérieur, l'entrepôt est toutefois impeccable à l'intérieur. Encore plus étrange.

« Qu'est-ce que... ? » commencé-je en embrasant les lieux du regard.

Nellie m'interrompt en secouant la tête.

« Attends ! Pas tout de suite. Laisse-moi d'abord prendre ton imperméable. »

Sa voix résonne sur les plafonds qui doivent atteindre les dix mètres. Je suis carrément intriguée d'apprendre pourquoi Nellie m'a demandé de me présenter ici.

« Puis-je t'offrir un verre de vin ? »

Elle me conduit dans un élégant bureau, juché sur une mezzanine à cinq mètres au-dessus des aires de stockage. Au moment où je gravis l'escalier de métal derrière elle, mes yeux vagabondent sur ses cuisses nues qui me sont offertes en pâture.

Je me suis toujours sentie coupable d'éprouver pour mon amie ce qui s'apparente à un désir physique. Je n'ai jamais eu le courage de me questionner plus longuement sur la nature de mes sentiments, peut-être par crainte de découvrir des vérités troublantes auxquelles je ne serais pas prête à faire face.

Dans la pièce en hauteur se trouvent une table de travail en verre, des fauteuils en cuir blanc, un minibar et dix petits écrans à plasma tout neufs. Je prends la coupe de vin rouge que mon amie me tend, en m'efforçant de ravaler la kyrielle de questions qui se bousculent dans ma tête.

Nellie s'installe sur le fauteuil avec moi. Elle retire ensuite ses souliers pointus pour se masser les orteils. Son sourire énigmatique attise ma curiosité déjà exacerbée.

« Je suis vannée... mais diablement heureuse, déclare-t-elle après avoir pris une gorgée de vin.

— Vas-tu enfin te décider à me dire ce qui se passe ? Tu m'invites dans cet entrepôt perdu, dans ce bureau à la fine pointe de la technologie. Tu as ce teint magnifique, resplendissant qu'ont les femmes enceintes. Merde, tu respires le sexe à plein nez ! »

Nellie éclate de rire en posant la main sur sa poitrine. Puis elle se lève, elle marche pieds nus sur le revêtement de sol, une sorte de plancher caoutchouteux. On dirait qu'elle prépare ce discours depuis des lunes.

« Depuis presque six ans, je travaille activement au développement d'un produit du type Viagra, mais pour nous, les femmes. Un truc dément pour insuffler une dose musclée de libido aux femmes en panne de désir.

— Je croyais que ce n'était qu'un mythe, ce genre de produit. Dans le genre des élixirs vendus par des charlatans dans les boutiques érotiques. »

Nellie secoue la tête. Ses yeux verts brillent comme l'émeraude.

« Plus maintenant. En fait, le résultat de mes recherches est colossal. J'ai mis au point un produit qui transforme la femme la plus éteinte sexuellement en bête de sexe insatiable. »

Elle observe minutieusement ma réaction, en vain. Je suis suspendue à ses lèvres.

« Le hic, c'est que l'effet du médicament ne dure que trente petites minutes. Il faut donc que la femme puisse rapidement passer à l'action. Et puis, en raison des normes gouvernementales, il faut s'astreindre à une multitude d'essais,

d'approbations et de brevets qui n'en finissent plus. Il faudra encore compter de deux à trois ans avant que ce petit bijou de produit soit officiellement commercialisé. »

Tout cela est fort intéressant, mais ça ne m'apprend pas vraiment pourquoi je suis ici, songé-je.

« ça, c'est la voie officielle. Mais je suis tellement convaincue des bienfaits de ce médicament que j'ai remis ma démission, en prenant soin d'emporter avec moi quelques centaines d'échantillons ainsi que la recette miracle. De toute manière, c'est moi qui l'ai inventée !

— Nellie, tu es folle !

— Pas du tout.

— Mais... comment es-tu certaine que ça fonctionne ?

— Parce que je l'ai moi-même essayé. Je n'ai jamais fait l'amour avec une telle hargne de jouir ! Je ne me possédais plus. Cette expérience sexuelle a été la plus incroyable de ma vie.

— Et Dieu sait que tu en as eu, ironisé-je.

— Ha ! ha ! très drôle », rétorque Nellie en faisant la moue.

En fait, je blague parce que je n'en crois pas mes oreilles. Je me lève à mon tour et je rejoins mon amie qui me dévisage en souriant.

« Nellie, je n'y comprends rien. Pourquoi as-tu laissé ton job ? Sapristi, tu gagnais plus de deux cent mille dollars par an ! ça ne rime strictement à rien, tout cela. »

Elle me prend par les épaules.

« Laisse-moi continuer, Sylvie. Où en étais-je ? Ah oui ! J'ai donc quitté l'entreprise parce que j'en avais marre de travailler pour un salaire, certes confortable, alors que les actionnaires empochent les millions. Et puis, je me suis sentie l'âme d'une missionnaire pour toutes ces femmes en panne de désir. J'ai décidé d'exploiter maintenant ce fabuleux médicament. »

Nellie sort sur le balcon de la mezzanine où je la suis.

« J'ai acheté cet entrepôt pour le convertir en un truc unique en son genre : Le Sexe Delirium. Les femmes viendront ici, où elles consommeront le médicament. Dans la demi-heure ou l'heure qui suivra, elles pourront vivre des plaisirs sexuels inégalés, moyennant la somme de deux mille dollars.

— Deux mille dollars ? Mais qui, crois-tu, payera une telle somme quand une femme peut avoir un beau prostitué pour cinq cents dollars ? »

Nellie secoue encore la tête avec indulgence, comme si elle s'adressait à une enfant de cinq ans.

« Sylvie, ça n'a rien à voir avec une banale expérience sexuelle avec un gigolo. Absolument rien. Faire venir un prostitué chez toi, aussi beau puisse-t-il être, ne réglera en rien tes problèmes de libido.

— J'imagine qu'il faut avoir essayé pour comprendre, avancé-je en haussant les épaules.

— Exactement. Sylvie, tu seras ma première cliente. »

J'éclate de rire, avant de constater que mon amie est on ne peut plus sérieuse.

« Tu blagues ? C'est ça, hein ? Car il n'est pas question que j'ingurgite cette... chose expérimentale.

— Tu me connais bien, non ? Jamais je ne t'offrirais quelque chose qui soit risqué. Sylvie, tu es la meilleure publiciste en ville. Je vais avoir besoin de toi pour mousser les bienfaits du Sexe Delirium. Et en bonne publiciste, tu dois essayer le produit que je te paierai pour commercialiser. »

Je pointe les écrans à plasma, probablement pour me soustraire aux yeux perçants de mon amie complètement dingue.

« ça sert à quoi ?

— Je surveillerai les dix salles où pourront s'amuser les clientes. Chacune est plongée dans l'obscurité totale pour maximiser le plaisir des sens. Les caméras sont équipées de viseurs à infrarouge pour me permettre de tout observer. La salle un est prête pour toi, selon les paramètres que j'ai pensé qui conviendraient à tes goûts sexuels.

— C'est délirant... », dis-je, estomaquée par cette situation complètement irréaliste.

Nellie me prend par la main. Celle-ci est déjà moite. Elle y dépose un comprimé rouge, de la grosseur d'une Tylenol. Ma curiosité surpasse ma crainte, et je l'avale en fermant les yeux. Je fais passer le tout avec une gorgée de vin. De toute manière, je doute qu'il produise un effet quelconque sur moi. Je me sens bien trop réfractaire.

Pourtant, au bout de quelques minutes seulement, une chaleur envahissante monte en moi. Bien plus que de simples bouffées, ce que je commence à éprouver se concentre essentiellement sur la région de mon bas-ventre.

Mon pouls s'accélère. Je me sens excitée, un peu comme lorsque l'on s'apprête à coucher pour la première fois avec une nouvelle rencontre.

« Comment te sens-tu ? » me demande Nellie, qui n'a cessé de me dévisager depuis que j'ai avalé la pilule.

Sous ma blouse, mes mamelons pointent comme deux flèches acérées. Le frottement de mes vêtements contre ma peau est presque insupportable tellement je suis à vif. J'ai une conscience aiguë de mon corps, de la chaleur iridescente qui grimpe en flèche entre mes cuisses.

« Bien... sapristi, allumée comme c'est pas possible ! »

Quand mon amie me prend par la main, son seul contact me fait sursauter. J'aimerais qu'elle pose sa paume ailleurs, sur mon cou, ma poitrine, que Nellie m'embrasse pour assouvir cette soudaine soif charnelle qui me terrasse.

« Je sais exactement ce que tu ressens... Tu es prête », me dit Nellie en riant. Puis elle reprend son sérieux.

« Je sais aussi ce que tu penses..., continue-t-elle en faisant allusion au désir qui enflamme mes yeux. Pour l'instant, le médicament élimine toutes tes barrières. Crois-moi, dans une heure, ce que tu envisages maintenant ne sera plus qu'un lointain souvenir. Mais sache toutefois



9764

Composition
FACOMPO

Achevé d'imprimer en Slovaquie
par NOVOPRINT SLK
le 18 décembre 2011.

Dépôt légal décembre 2011
EAN 9782290091128

ÉDITIONS J'AI LU
87, quai Panhard-et-Levassor, 75013 Paris

Diffusion France et étranger : Flammarion